« IQRA' ! »

Première approche du *Nûn* et de son "intelligence"

Au cours de notre étude sur René Guénon de la Saulaye nous avons été amené à traiter incidemment de quelques aspects du symbolisme attaché aux deux lettres *M* et *N* et à leurs équivalents dans d'autres alphabets [1]. A cette occasion une représentation originale de l'alphabet grec en contexte chrétien fut évoquée ; il nous paraît opportun d'y revenir à présent, car elle servira de support à une série de considérations relatives au Verbe divin et aux principes qui structurent son expression.

Nous avons fait mention de cette scène singulière peinte dans une église troglodytique de Cappadoce où vingt-quatre vieillards se tiennent debout avec en main, chacun, un cartel sur lequel est inscrite une des vingt-quatre lettres grecques. Cette sainte fresque fait partie d'un ensemble de plusieurs registres figuratifs et décore la partie haute du narthex de l'"Eglise au Serpent" (*Yilanli Kilise*) située dans la vallée d'İhlara. Si effectivement cet animal occupe une grande place dans la partie basse où il paraît associé au malheur des damnés, ladite église ne saurait vraisemblablement tirer son nom de ce seul aspect inférieur du symbolisme ophidien ; elle le doit assurément davantage à son aspect supérieur et bénéfique qui est celui du *Logos*. René Guénon note en effet à ce sujet que chez les Gnostiques dits "Séthiens", qui ne différaient pas en réalité des "Ophites", « le serpent

1. *Cf.* « R. G. de la Saulaye », *Science sacrée*, Numéro spécial René Guénon, pp. 14 et suiv.

καθὼς Μωϋσῆς ὕψωσεν τὸν ὄφιν ἐν τῇ ἐρήμῳ οὕτως ὑψωθῆναι δεῖ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου

(*ophis*) était le symbole du Verbe et de la Sagesse (*Sophia*) » [2]. Il rappelle également l'*Agathodaimôn* des grecs, souvent identifié au *Kneph* égyptien, représenté sous la forme d'un serpent produisant l'"Œuf du Monde" par sa bouche, image de la production de la manifestation par le Verbe [3]. On peut encore retenir, dans cet esprit, la comparaison proposée par le Verbe de Dieu : « de même que Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que soit élevé le Fils de l'Homme » [4].

Comme nous l'avons dit déjà, les vingt-quatre vieillards sont ceux que saint Jean signale à plusieurs reprises autour du Trône de Dieu et de l'Agneau dans son texte révélé [5]. Identifiés aux éléments simples de la parole que sont les lettres, ils s'intègrent, de manière fort heureuse, dans un enseignement johannique que l'on sait intimement lié au *Logos* et qui vaut d'ailleurs à l'Apôtre le titre de "théologien" par excellence. Le concernant, ce qualificatif ne peut être entendu qu'en un sens plénier et non pas en son seul sens habituel de "celui qui traite de Dieu (qui discourt sur Dieu ou qui l'étudie)". Il est surtout "celui qui soutient que le Verbe est Dieu", comme en témoignent les premiers mots de son évangile, avant que d'être également ce messager "qui communique la Parole de Dieu".

On ne s'étonnera donc pas trop que ce soit lui qui transmette la triple affirmation christique à l'origine de l'inspiration de l'auteur des *Mystères des Lettres grecques* : « Je suis l'*Alpha* et l'*Oméga* » [6]. La "lettre" de cette déclaration réitérée bénéficie en plus d'un statut spécial. S'inscrivant dans le cadre du sceau des textes évangéliques, elle fut révélée directement en grec dans la grotte de Patmos. Elle ne résulte donc pas d'une traduction, contrairement aux autres écrits néo-testamentaires. De surcroît, même si cette "lettre"

2. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, chap. 20. Il précise ailleurs : « Le serpent qui est un des symboles de la Sagesse est appelé en grec *OPhIS* (ὄφις), nom formé des mêmes lettres que celui de *SOPhIa* (moins l'*a* final), la lettre initiale S (ou Σ) devenant ici terminale. On sait d'autre part que *OPhI*, ou, lu dans l'autre sens, *IPhO*, est aussi l'un des noms du Verbe, et plus particulièrement du Verbe considéré sous son aspect de Rédempteur » (« L'Archéomètre », *La Gnose*, juillet 1911, pp. 191-192).

3. *Cf. Formes traditionnelles et Cycles cosmiques*, part. 4, note chap. 3 ; *La Grande Triade*, chap. 5 ; *Aperçus sur l'Initiation*, note du chap. 47 ; *Symboles fondamentaux*, note chap. 20 ; *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*, note chap. 13.

4. *Jean*, 3, 14.

5. *Cf.* par exemple *Apocalypse*, 4, 4.

6. « Ἐγώ [εἰμι] τὸ Ἄλφα καὶ τὸ Ὦ ». *Cf. Apoc.*, 1, 8 ; 21, 6 et 22, 13. Vu le traitement différent de l'écriture des deux lettres grecques dans ce verset, on devrait traduire rigoureusement : « Je suis l'*Alpha* et l'*Ô* » ; la dernière lettre semble avoir une valeur quasiment hiéroglyphique (*cf.* « R. G. de la Saulaye », *art. cit.*, note 45, p. 22).

n’est pas aussi étroitement unie au “nombre” que dans les textes sacrés hébraïques et arabes, on admettra tout de même qu’une prophétie aussi étrange que celle soumettant à “l’intelligence” le nombre 666 – Hippolyte de Rome le transcrit par les trois lettres χξς̃ [7], ce que le latin rend par l’ensemble des lettres ayant une valeur numérique distincte DCLXVI, à l’exception du M (= mille) [8] – et demandant expressément de le calculer, engage à une réelle *gematria* ; beaucoup s’y sont livrés d’ailleurs, et souvent de manière fantaisiste, pour trouver le nom de l’Antéchrist en dressant une longue liste de noms propres.

A cet égard, il faut retenir que dans l’expression traduite par : « Ici est la sagesse (*sophia*) ; celui qui a de l’intelligence (*o hekhôn noun*), qu’il calcule le nombre de la bête » [9], le mot “intelligence” est écrit sous la forme *noun*. Comme cette forme, qui induit un son, a dans ce cas précis, disons-nous, son importance, il est possible de comprendre que la remarque s’adresse littéralement à « quiconque est en possession de *noun* ». Il n’est pas moins curieux de constater que cette expression est pour ainsi dire platonicienne puisqu’on en trouve une variante consignée dans le contexte des étymologies sacrées du *Cratyle* basées sur l’oral. Socrate y enseigne à Hermogène, c’est-à-dire à tout “né d’Hermès” si l’on comprend ce nom propre comme un terme générique, la signification du mot *tekhnê* qu’on rend généralement par “art” : « n’indique-t-il donc pas *la possession de l’intellect* si l’on ôte le *t*, et si l’on insère *o* entre le *kh* et le *n*, le *n* et l’*ê* ? ». Hermogène de répondre, interloqué : « C’est bien laborieux, Socrate ! », et Socrate de rétorquer : « Bienheureux Hermogène, ignores-tu que les premiers noms établis ont été comme enfouis par ceux qui voulaient leur donner de la pompe ? Ils ont ajou-

7. *Demonstratio de Christo et Antichristo*, *Patrologie grecque*, Tome 10, chap. 50, col. 769, Paris, 1857. Une variante qui figure notamment dans le *Codex Laudianus* propose 616 (*cf.* André-Marie Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, 1989) ; elle a été sévèrement condamnée par Irénée de Lyon (*Contre les hérésies*, Livre V, 30, 1). Toutefois, si elle n’est pas due à une simple erreur de scribe, ce qui sera sans doute difficile à déterminer, elle peut donner lieu à certaines interprétations symboliques non dénuées d’intérêt.

Ὧδε ἡ σοφία ἐστίν ὁ ἔχων νοῦν ψηφισάτω τὸν ἀριθμὸν τοῦ θηρίου

8. Dans le premier commentaire de l’*Apocalypse* qui nous soit parvenu, datant de la seconde moitié du IIIème siècle, celui de Victorin, évêque de Poetovio dans l’actuelle Slovénie, il est indiqué que c’est l’“Esprit saint” qui affirme de l’Antéchrist : « son chiffre est six cent soixante-six, *Numerus illius est DCLXVI* » ; de ce dernier, il est précisé immédiatement : « il accomplira ce chiffre selon [chaque] lettre grecque, *ad literam grecam hunc numerum explebit* » (*In Apocalypsin*, 13, 3).

9. *Apoc.*, 13, 18.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῦτό γε ἕξιν νοῦ σημαίνει τὸ μὲν ταῦ ἀφελόντι ἐμβαλόντι δὲ οὖ μεταξὺ τοῦ χεῖ καὶ νοῦ νῦ καὶ τοῦ ἦτα.
ΕΡΜ. Καὶ μάλα γε γλίσχρως ὦ Σώκρατες.
ΣΩ. Ὦ μακάριε οὐκ οἶσθ᾽ὅτι τὰ πρῶτα ὀνόματα τεθέντα κατακέχωσται ἤδη ὑπὸ

τῶν βουλομένων τραγῳδεῖν αὐτά

10. 414 b ; *cf.* l'édition « Les Belles Lettres » dont nous n'avons pas suivi littéralement la traduction. Signalons, sans qu'il soit possible de le développer immédiatement, que l'union du *nûn* et de l'intellect (celui-ci symbolisé par le calame) compose le serment inaugural de la sourate 68 intitulée justement « Le Calame » : ﴿ نٓ وَ الْقَلَم , Par *Nûn* et par le Calame! ﴾.

11. *Cf. Coran*, 21, 87.

12. *Cf. Coran*, 68, 48, qui est la sourate, dont il a été question en note, introduite par la lettre isolée *Nûn*. – *Sâḥib* exprime plus précisément l'idée de "compagnie", et l'expression pourrait être rendue donc par "celui qui est en compagnie du poisson".

13. *Cf. Nombres*, 11, 28 ; 14, 6, 30 et 38, *etc.*

14. *Cf. Coran*, 18, 60 et suiv.

15. Une tradition d'Ibn ʿAbbâs assimile la "bête" au serpent de la Kaʿbah enlevé par un oiseau lors de sa reconstruction (*cf.* Dominique Penot, *Les signes de la fin des temps dans la tradition islamique*, p. 160, Lyon, 1992). Ibn ʿUmar rapporte pour sa part que « la bête sortira d'une fente dans la Kaʿbah » (*Ibid.*, p. 163).

16. « R. G. de la Saulaye », *art. cit.*, pp. 56-57.

17. *Futûḥât*, Vol. 1, p. 212.

18. *Cf. Matt.*, 16, 17, et « R. G. de la Saulaye », *art. cit.*, p. 56.

فلم يولد أحد من ولد آدم ولادتين سوى يونس عليه السلام

té et retranché des lettres pour l'euphonie » [10].

L'appellation "Possesseur du *Noun*" est celle-là même que le Coran attribue au prophète Jonas sous la forme *Dhû al-Nûn* (prononcée *Dhû-n-Nûn*) [11], un surnom qui peut s'entendre de plusieurs façons, et notamment comme "Possesseur du Poisson", *nûn* ayant ce sens de "poisson" aussi bien en hébreu qu'en arabe. Une telle signification renvoie au second surnom décerné à Jonas par le Coran, *Sâḥib al-Ḥût*, autrement dit l'"Homme au Poisson" [12].

Au plan spirituel, les "possesseurs du *Nûn*" sont ceux qui en ont réalisé les mystères et qui sont, par conséquent, dignes d'en porter l'insigne ou le nom. On retiendra à ce titre l'exemple frappant de Josué qui a pour patronyme biblique *Ben Nûn*, c'est-à-dire "Fils de *Nûn*" [13]. En vertu de cette qualité onomastique révélatrice qui en fait un cas typologique déterminé, le Coran le présente doté du poisson dans un épisode célèbre, dont nous aurons à reparler, où il accompagne Moïse [14]. Les initiés de cette catégorie sont les véritables dépositaires de la sagesse dont fait mention Jean, sagesse que l'on a vue plus haut associée au serpent et donc à une forme de la "bête" [15] ; ce sont eux qui sont habilités à effectuer le calcul du nombre énigmatique.

L'implication de Jonas dans le processus de régénération a été soulignée lorsque nous avons traité du prénom René [16] et nous y reviendrons dans une étude spécifique du *nûn* car, suivant Ibn ʿArabî, ce prophète incarne le type spirituel du deux fois né, le *dvija* de l'Hindouisme : « nul fils d'Adam n'est né deux fois si ce n'est Jonas » [17]. C'est en nous servant de la double leçon "Fils de Jonas" et "Fils de Jean", retenue pour traduire le surnom *Bariona* de Simon-Pierre [18], que nous avons commencé à mettre en



lumière le lien unissant Jonas à Jean. Nous nous contenterons présentement de rappeler que l'influence spirituelle propre à Jonas est engagée dans un rôle eschatologique de portée universelle [19] ; le message de ce prophète adressé à la gentilité, par les ninivites interposés, témoigne en effet d'un salut non réservé, et de ce fait illimité, auquel les trois religions dites "monothéistes" ne manquent pas de se référer.

Ibn 'Arabî, comme la plupart des maîtres, cite à plusieurs reprises la tradition : ﴿ Les savants de cette communauté sont analogues aux prophètes des autres communautés ﴾ ou ﴿ aux prophètes des fils d'Israël ﴾ selon une seconde version [20]. Ainsi Dhû-n-Nûn al-Misrî, le grand saint égyptien auquel le maître andalou consacre un recueil en forme d'hommage [21] est-il tout désigné pour être un digne représentant islamique de la spiritualité de Jonas, elle-même très liée à celle de Jésus [22] ; et si son nom ne suffisait pas à l'indiquer, les premiers vers du poème liminaire qui lui sont dédiés l'attestent :

« *La Table et le Calame suprême avec le* Nûn *savaient ce que j'allais dire des mérites de Dhû-n-Nûn.*

Le Calame suprême l'avait actualisé et avait "détaillé" ce que le Miséricordieux avait "synthétisé" dans le Nûn » [23].

Nul doute que René Guénon fils de Jean, qui repose dans le même cimetière du Caire que Dhû-n-Nûn, a pris à son tour une pleine mesure de cet héritage, comme de celui de Jean, ce qui permet d'expliquer l'universalité de son message et son actualité. On peut souligner au passage que le nom de Dhû-n-Nûn, qui n'est sans doute qu'un surnom donné au saint personnage, est approprié à plus d'un titre : non seulement en raison de la référence spirituelle que nous évoquions, mais aussi parce qu'il fait

﴿علماء هذه الأمة كأنباء سائر الأمم﴾ و في رواية ﴿أنبياء بني إسرائيل﴾

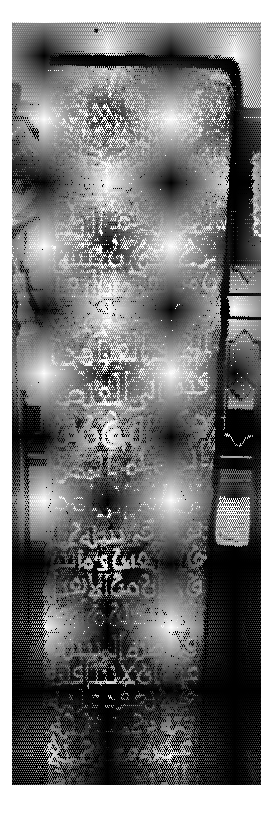
19. *Cf.* « Un professeur de Philosophie », *Science sacrée*, Numéro spécial René Guénon, pp. 356-359.

20. *Fut.*, Vol. 1, p. 546. Bien que la transmission de ce hadîth soit controversée, Ibn 'Arabî lui accorde néanmoins, à cet endroit et ailleurs, un crédit doctrinal si ce n'est formel.

21. *Al-Kawkab al-durrî fî manâqib Dhî-l-Nûn al-Misrî, L'Astre éclatant des titres de gloire de Dhû-l-Nûn l'Egyptien*, traduit de l'arabe et présenté par Roger Deladrière sous le titre *La vie merveilleuse de Dhû-l-Nûn l'Egyptien*, Paris, 1988.

22. La référence de Jésus au « signe de Jonas » (*cf. Matt.*, 12, 39-41 et 16, 4 ; *Luc*, 29-32) en témoigne. La réalité d'un double héritage est tout à fait manifeste dans l'épisode où Dhû-n-Nûn retire sain et sauf un enfant du ventre d'un crocodile. Alors que l'histoire s'apparente à l'évidence au miracle de Jonas, dont il porte le nom, sorti indemne du grand poisson, Ibn 'Arabî déclare quant à l'acte de revivification : « ceci est un héritage de Jésus (*wirâthah 'îsawiyyah*) en ce qui concerne le pouvoir de redonner la vie aux morts » (trad. Roger Deladrière, *op. cit.*, p. 106).

23. *Ibid.*, p. 59.



Stèle funéraire de la tombe de Dhû-n-Nûn,
dans le cimetière de Moqattam.

écho au toponyme primitif de Dhû-n-Nûn tout en en complétant le symbolisme. Etant né à Akhmîm il aurait tout à fait pu s'appeler *al-Aḫmîmî* comme son père et non *al-Misrî* ("l'Egyptien" ou encore "le Cairote"). Or Akhmîm, qui figure son origine, peut s'entendre en deux mots, et il signifie alors "frère de ***mîm***", ce qui explique l'appellation *aḫî Aḫmîm*, "mon frère, frère de ***mîm***" que l'on trouve appliquée à Dhû-n-Nûn dans un texte de Sohrawardî [24]. C'est une façon de mettre en valeur les rapports sacrés du ***mîm*** et du ***nûn*** qu'Ibn ʻArabî affirme pour sa part en ces termes versifiés : « Le ***mîm*** est semblable au ***nûn*** si tu réalises leur secret, […] le ***nûn*** revient à Dieu et le ***mîm*** généreux me revient » [25]. Précisons que la ville d'Akhmîm, située en Haute Egypte, n'est autre que l'ancienne Panopolis, "la ville de Pan". Elle possédait un temple dédié au dieu *Min* [26], dont le nom originel *Menu* fait immédiatement songer au Législateur primordial *Manu*, puisque les radicaux *MN* sont ceux de quelques uns des représentants notoires de celui-ci dans la liste, non exhaustive, dressée par René Guénon dans *Le Roi du Monde* [27]. De ce côté aussi, le saint semble donc avoir bénéficié de quelque héritage antique, ce que tend à accréditer d'ailleurs sa science du déchiffrement des inscriptions hiéroglyphiques [28].

Après cet ensemble de considérations, que l'on aura soin de garder bien présent à l'esprit, nous conclurons en disant que saint Jean est certainement à prendre comme un initiateur privilégié au langage sacré, et partant, à la "Science des lettres et des nombres" qui en découle dans une certaine mesure. Le parallèle qui peut être établi entre les 22 lettres de l'alphabet hébraïque et les 22 chapitres de l'*Apocalypse* n'y contredit assurément pas, et nous en apporterons plus tard quelques justifications probantes.

24. *Cf.* Corbin, *En Islam iranien*, Vol. 2, p. 36, Paris, 1971.
25. الميم كالنون إن حققت سرّهما [...] و النون للحق و الميم الكريمة لي *Fut.*, Vol. 1, p. 74 ; *cf.* « R. G. de la Saulaye », *art. cit.*, pp. 20-21.
26. Soulignons que ce dieu, assimilé au Pan grec, a été associé au dieu *Amun* et fut même considéré comme une manifestation de celui-ci (*cf.* Richard H. Wilkinson, *The Complete Gods and Godesses of Ancient Egypt*, p. 115-117, Le Caire, 2003). Quant aux principaux traits du dieu Pan, ils sont analogues, comme nous le verrons, à ceux que l'on prête à al-Khadir à la quête duquel on doit se munir d'un ***nûn***.
27. *Cf.* chap. 2.
28. *Cf.* l'« Introduction » de R. Deladrière, *op. cit.*, p. 16.